

LÉON GAUTIER

---

LETTRES

D'UN

CATHOLIQUE

*Veritatem facientes in charitate,  
crescamus in illo per omnia,  
qui est caput Christus. (Ad  
Ephes., iv, 15.)*



PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE ÉDITEUR

25, RUE DE GRENNELLE-SAINT-GI

---

1876

<http://www.liberius.net>



**LETTRES**  
**D'UN CATHOLIQUE**

**TYPOGRAPHIE**  
**EDMOND MONNOYER**



**AU MANS (SARTHE)**

V

**DE QUELQUES RÉFORMES DANS L'ENSEIGNEMENT**



# DE QUELQUES RÉFORMES DANS L'ENSEIGNEMENT



## LETTRE

A UN DIRECTEUR D'INSTITUTION ECCLÉSIASTIQUE

### I

Il vous est venu, Monsieur, cette excellente pensée de fonder, au centre de votre ville natale, un vaste externat ecclésiastique. Je ne me sers de ce mot qu'à défaut d'un meilleur. En réalité, c'est « demi-pension » qu'il faudrait dire ; mais ce mot n'est français que si peu et depuis si peu de temps ! Bref, vous nous enlevez, à huit heures du matin, nos chers enfants que vous nous rendez à six heures du soir. C'est bien, et il y a là une heureuse fusion des deux antiques systèmes de l'externat et de l'internat. Certes, je ne suis

pas l'ennemi aveugle de cette dernière institution, dont on a trop médité. Il est évident qu'elle répond à de certaines nécessités sociales et qu'elle forme des hommes... ou peut en former. Il y a là quelque chose de monastique, de militaire, et, pour tout dire en un mot, de viril. Mais vous prétendez, Monsieur, recruter vos élèves parmi les familles les plus chrétiennes du pays, et, en de telles conditions, la demi-pension ne laisse guère rien à souhaiter. L'enfant est pendant dix heures soumis à une discipline rigoureuse : il y apprend à connaître les hommes ; il y donne et reçoit de bons coups ; il y subit les sévérités de la vie commune et de la règle ; il y fait son apprentissage de prêtre ou de soldat. Cependant, voici que le soir descend, et il revient, d'un pas joyeux, dans la famille. Sa mère et ses sœurs l'attendent : quels cris, quels baisers ! Le père est là, qui prend la parole et raconte les événements du jour, mais surtout les faits religieux. Le mot « Église » revient à tout instant dans la conversation, accompagné d'épithètes aimantes. Le jeune



homme est tout oreilles : il questionne, il s'indigne, il s'enflamme ; puis la corde se détend et il rit. Le dernier *baby* vient gravement tirer la barbe naissante du collégien ; les autres montrent leurs « bons points » ou leur croix. Quelque ami se présente, et l'on fait de la musique. Mais le fantôme Thème et le fantôme Version sont là, faces blêmes, qui appellent l'enfant à grands cris, et il se remet au travail jusqu'à dix heures. Parfois le père se penche sur la tâche, et y surprend (horreur !) l'abominable solécisme ou le barbarisme, encore plus hideux. Et un bon sommeil termine cette journée que se sont heureusement partagée le collège et la famille, la discipline et le cœur.

Donc, Monsieur, vive la « demi-pension, » telle que vous l'avez comprise. Et quel malheur que cet affreux mot ne soit pas plus poétique !

Mais — en matière d'éducation il y a toujours des *mais* — j'aurai peut-être à vous présenter plus d'une objection contre nos habitudes pédagogiques. Vous remarquerez d'ailleurs qu'il n'y a rien de personnel en tout ce que je vais vous

dire. J'ignore quels sont vos projets, et même quelles sont vos théories. On ne saurait être plus candide.

## II

Je commencerai, au nom de tous les pères de famille, par protester contre la longueur vraiment démesurée des « devoirs » qu'on donne à nos écoliers. Ces infortunés reviennent à six heures, dînent jusqu'à sept, jouent jusqu'à huit (c'est bien le moins), et, déjà un peu endormis, se trouvent soudain placés devant quarante lignes de thème et cinquante de version. Notez que je ne parle point des rédactions d'histoire, des problèmes d'arithmétique, non plus que de trois, ou quatre, ou cinq leçons, dont chacune n'a guère moins de deux pages, etc., etc., etc. Avouez que c'est rude, et que la fièvre cérébrale est là qui guette ces travailleurs de quinze ans. Vous me direz « que les pères peuvent et doivent les aider au besoin. » Oui, sans doute; mais je vais vous dire une chose bien étonnante, cher Monsieur : c'est que les pères

aussi sont fatigués; c'est qu'ils ont, toute la journée, aisé du drap ou fait de la littérature, et que les thèmes ne sont pas précisément le délassement dont ils ont le plus besoin. Puis ils ont oublié leur latin, s'il est vrai qu'ils l'aient jamais su. Quant au grec, il n'en faut point parler, et, sur dix Français, il y en a peut-être un qui se rappelle vaguement son « *Αγαθος*, bon, « brave à la guerre. » Qu'arrive-t-il alors? C'est que la maman se dévoue. Elle saisit le Dictionnaire, et « cherche les mots » pour son fils, qui ferme les yeux et sommeille plus qu'à moitié. De cette collaboration touchante, il résulte un latin ou un grec véritablement effroyable, et je vous affirme qu'on serait arrivé à des résultats quatre fois plus satisfaisants, si l'on avait donné quatre fois moins de devoirs.

Oui, QUATRE FOIS, cher Monsieur, et j'ai le courage de mon cynisme.

Voulez-vous me permettre encore d'être un peu téméraire et de vous laisser voir tout ce que j'ai dans le cœur? Eh bien! (je sens que je vais

dire une énormité) je trouve... que les classes sont trop longues. Deux heures, Monsieur, deux heures!! Avons-nous bien pesé le poids de ces deux heures pour une imagination, un sang et des nerfs de quinze ans? Je n'ai jamais pu, quant à moi, être attentif pendant deux heures. Il m'est arrivé cette joie d'entendre les plus grands orateurs de ce temps-ci et de me suspendre à leurs lèvres, suivant le mot consacré. N'importe! cette suspension-là ne pouvait durer plus de cent, peut-être même plus de quatre-vingts, et (soyons sincère) plus de soixante minutes. Il me paraît injuste de jeter sur l'épaule de nos enfants un fardeau que nous ne pouvons porter nous-mêmes. Que de temps perdu, d'ailleurs, en ces deux heures que l'usage et, disons le mot, la routine imposent depuis deux siècles à tous les collégiens... et à tous les maîtres! Il y a la « dictée du devoir, » qui prend une demi-heure. Il y a la récitation des leçons, qui prend une autre demi-heure. On bâille ferme pendant ce temps-là, et quand le professeur commence sa vraie leçon après une heure

de ces exercices, il a devant lui un auditoire déjà fatigué et qui rêve à la marelle et aux hannetons plus qu'à Cicéron et à Homère. Est-ce vrai, voyons? Et quel inconvénient verriez-vous à diminuer d'une demi-heure la classe du matin... et celle du soir? Les enfants vous béniraient de tout leur cœur, et les professeurs aussi. Économie de bâillements, d'un côté; économie de laryngites, de l'autre. C'est tout bénéfice.

« Mais que faire de cette demi-heure que vous enlevez si audacieusement au temps sacré de la classe? » Ce que j'en ferais, moi? Je l'ajouterais au temps, non moins sacré, de la récréation. Je suis l'avocat très-déterminé des récréations et des vacances. On ne pense pas assez, cher Monsieur, au corps de ces enfants dont on bourre un peu trop l'esprit. Il est prouvé qu'ils ont des muscles, et que ces muscles ont besoin de s'exercer. La plupart de nos collèges ont été fondés par d'excellents hommes, mais qui ne pensaient guère à toutes ces choses. Ils n'ont pas toujours eu l'idée de planter des arbres pour nos pauvres petits;

ils lâchaient et lâchent encore dans une cour aride, en plein soleil, leurs écoliers saturés de thèmes. Cependant, il est généralement reconnu que l'arbre est tout aussi nécessaire que le thème au développement de l'être humain créé par le bon Dieu. Je n'ai jamais pu passer, sans un certain frémissement, devant ces écoles ou ces collèges de nos grandes villes, lesquels sont situés en des rues infectes et entourés d'énormes maisons noires. Pauvres enfants! Et dire qu'il y a ici-bas tant d'oxygène dont on ne fait rien!

Mais j'ai hâte d'en arriver aux choses de l'esprit.

Puisque vous me laissez tant de libertés, Monsieur, je vais encore en user, mais avec un respect absolu et une affection profonde pour tous ceux que je puis avoir l'air de combattre. La thèse que j'aborderai tout d'abord est à coup sûr des plus controversées : c'est celle des classiques chrétiens. Je sais toute l'impopularité qui s'attache aux avocats de ce système; je le sais, et la brave.

On ne fera jamais entrer dans mon cerveau que seize cents ans de christianisme n'aient rien produit de Beau, alors qu'ils ont produit tant de Vrai et tant de Bien. Non, non, un tel dégagement de vertu n'est pas possible sans un certain dégagement de poésie et d'art. Vous posez la Vérité au milieu du monde : il est mathématiquement impossible qu'elle n'y rayonne pas. Or le rayonnement de la Vérité, c'est le Beau. J'en conclus qu'il y a eu une beauté littéraire et artistique durant les siècles chrétiens. Mais si cette beauté existe, il faut que nous la connaissions, que nous en fassions notre étude, que nous l'aimions. Donc, il faut, dans l'enseignement, faire une certaine part aux classiques chrétiens.

J'envisagerai encore la question par un côté plus élevé. Je dis, j'affirme qu'étant donnés seize cents ans de l'histoire de l'humanité, il est absolument impossible qu'il ne s'y soit révélé aucune œuvre qui porte le caractère classique de la beauté. L'espèce humaine est plus intéressante à étudier que ne semblent le croire les défenseurs

exagérés des classiques païens. Jamais, jamais, jamais je ne croirai que l'humanité n'ait produit de chefs-d'œuvre littéraires que durant trois petites époques, d'un demi-siècle chacune. Ne me parquez donc pas dans votre siècle de Périclès, dans votre siècle d'Auguste ou de Louis XIV. Ne me claquemurez pas entre ces barrières d'or. Là-bas, au delà de ces cloisons, j'aperçois de grands philosophes, de grands historiens, de grands poètes. Je veux les voir de plus près, je tends vers eux mes bras et mes regards, et vous n'avez pas le droit de m'emprisonner loin de ces splendeurs. Il y a un siècle de saint Augustin; il y a un siècle de saint Thomas d'Aquin, et j'ai le devoir, j'ai le droit de les admirer. Même en dehors des races chrétiennes, il y a un Orient qui est parfois splendide à voir : je le veux contempler. Toute grande idée, toute œuvre d'art véritablement digne de ce nom, je les veux faire connaître à mes enfants, quel que soit le siècle où elles aient pu se produire à la lumière du jour. Si elles n'ont pas l'étiquette Périclès ou l'étiquette Auguste,



peu m'importe. Elles sont belles, et m'appartiennent.

Mais si je me transporte dans le domaine de l'éducation, ce raisonnement se revêt soudain d'une évidence plus que mathématique. « Pour former des chrétiens, il faut une littérature chrétienne et un art chrétien : » c'est un axiome que j'ai quelque honte à répéter ici, tant il est vulgaire. Il devrait courir les rues, si la circulation était libre. Et n'allez pas m'alléguer ici les droits de la « belle latinité. » Cet enfant que voici, ma chair, mon sang, mon âme, ce trésor sur lequel l'amour d'une mère a veillé si longtemps et avec une si admirable jalousie, cette âme immortelle, cette intelligence où la Vérité fait sa demeure, vous croyez que je l'ai élevée durant vingt ans, à travers tant d'épreuves et de combats, pour avoir la joie de me dire un jour en le regardant : « C'est un latiniste admirable ! » Détrompez-vous ; j'ai voulu, je veux me dire un jour : « C'est un homme, c'est un chrétien. » Avec les classiques païens, que j'estime, que j'admire et que je conserve (car où a-t-on été

chercher cette abominable calomnie, que nous voulons proscrire les classiques païens?), je forme merveilleusement les vertus naturelles de cet esprit et de ce cœur. Je vous défie d'aimer Homère, Platon, Cicéron et Virgile plus que nous les aimons; mais ils ne sauraient nous suffire, parce que nous avons surtout cette légitime ambition d'avoir des fils chrétiens. Oh! la joie d'un enfant, quand nous lui expliquerons Prudence, ou quand nous lui ferons traduire les *Acta martyrum*, en les commentant avec les peintures murales et les inscriptions des Catacombes! Quelle surprise pour cet esprit qui était exclusivement voué au *Selectæ* païen! Quels cris d'admiration devant ce soleil de la Bible, devant ce rayonnement de la Liturgie et des Pères! Quel rajeunissement pour cette intelligence! Quelle aurore pour ces yeux!

Je n'arrête point là mes réformes, et je veux que les classiques du Moyen Age français pénètrent aussi dans ces classes, où trop souvent règne un ennui froid et noir. Nous la briserons

bien un jour, ou plutôt nous l'avons déjà brisée, cette stupide barrière que nos pères avaient placée devant notre Moyen Age avec cette inscription : « Défense d'entrer ici. C'est la barbarie. » Après vingt ans d'efforts ingrats, nous l'avons renversée à nos pieds, et nous sommes passés, et voici que nous parcourons librement ce cher pays si mal connu du XI<sup>e</sup>, du XII<sup>e</sup>, du XIII<sup>e</sup> siècle. Notre *Chanson de Roland*, notre Villehardouin et notre Joinville ont enfin leur auditoire enthousiaste et frémissant. Ce ne sont encore aujourd'hui que les classiques semi-officiels de notre enseignement secondaire; mais ils seront officiels dès demain. Le mouvement est donné; la vitesse est communiquée : rien ne peut plus l'arrêter, et je suis persuadé, cher Monsieur, que vous ferez expliquer à vos rhétoriciens nos Hérodotes et nos Thucydides français. Quel succès immense n'aurait pas au milieu de notre Paris, dans notre cher quartier Saint-Germain, un Externat catholique qui inscrirait courageusement en tête de ses programmes : « Classiques chrétiens et classiques français du Moyen Age. » Ah ! je lui

promettrais mille élèves en peu de temps... si les maîtres étaient dignes de leurs programmes.

### III

On s'imagine enseigner la littérature dans nos collèges, et l'on n'y enseigne que la littéralité. Des mots, et non des idées. Je ne puis cesser de m'étonner douloureusement quand je songe au peu de place qu'occupe l'Histoire littéraire dans nos études sans largeur. Peu de place! Mais à vrai dire, on ne lui en réserve aucune. Vous ferez cesser un tel scandale, Monsieur, et vous ordonnerez à tous vos professeurs de ne jamais séparer ces deux choses augustes : l'Histoire et l'Histoire littéraire, le récit des faits et la critique des idées. Je vais plus loin, et j'entends que l'histoire de l'Art fasse partie de l'histoire littéraire. C'est avec une véritable stupeur, c'est avec une indignation profonde que, tous les jours encore, je lis, sur les quittances d'une foule d'institutions et de

colléges ces mots qui sont, en effet, des plus stupéfians :

ARTS D'AGRÉMENT :	{	Danse, Musique, Gymnastique, Dessin,
-------------------	---	---

La gymnastique un art, tout comme la musique ! La danse un art, tout comme la peinture ! Raphaël et Beethoven traités de même que MM. Paz et Mérante ! Cela est. Mais il serait bien à désirer que cela ne fût pas, et que ces inepties disparussent pour toujours. Vous n'imprimerez pas de pareils petits papiers ; n'est-il pas vrai, cher Monsieur ? Les jeunes gens qui sortiront de chez vous n'auront pas l'air, à vingt ans, d'entendre parler le chinois si on les interroge sur la *Symphonie* héroïque ou sur la *Madone* de Saint-Sixte. Ils ne resteront pas là, la bouche béante et les yeux ronds, si l'on cherche à comparer et à opposer devant eux le Parthénon à la cathédrale de Strasbourg. Ils auront fait le tour des chefs-d'œuvre immortels. Vous tapis-

serez les murs de leurs classes avec les plus belles représentations de tous les monuments célèbres à toutes les époques et chez tous les peuples. Vous n'aurez pas peur de les scandaliser en mettant sous leurs yeux de belles gravures, chastes et chrétiennes. Vous n'aurez pas de ces bégueuleries avec l'idéal.

D'autres fois vous ferez appel aux projections photographiques, et, à plusieurs reprises durant chaque hiver, vous donnerez à vos enfants, comme noble et utile récréation, de longues séances où ils verront successivement passer sous leur regard les images agrandies de tous les beaux paysages et de toutes les œuvres splendides de l'art humain. On vous critiquera, mais vous passerez outre. On vous dira que vous faites « de la lanterne magique; » mais vous laisserez dire, et regarderez seulement les visages de ces chers enfants pendant qu'ils assisteront à ce spectacle. Leur joie vous dédommagera de vos peines et confondra vos adversaires.

Autre récréation, et qui sera encore un objet d'études. Ce seront de petits concerts classiques,

où l'on exécutera uniquement la musique des maîtres, et qui seront précédés d'une conférence de quelques minutes où l'on racontera rapidement la vie de Mozart ou celle de Bach. Mais, en été, les salles de concert seront closes, et ces récréations, qui sentent le renfermé, seront remplacées, en plein air et en plein soleil, par de bonnes et belles promenades archéologiques ou botaniques. A travers de beaux prés et avec de la bonne herbe jusqu'aux genoux, on s'acheminera jusqu'à telle ou telle église, de style gothique ou roman. En quelques mots, le professeur expliquera les caractères essentiels de cette architecture, et, après une courte et vive prière, on reviendra, joyeux et fatigué, à la maison qu'on aura quittée depuis douze heures.

Voilà bien des innovations, cher Monsieur, et j'ai vraiment bien peur de passer pour un esprit inquiet et dangereux. Je m'arrête donc, et me contente de vous envoyer, ci-inclus, certain petit tableau où j'ai essayé de condenser toutes mes réformes.

Si vous craignez vraiment de vous ennuyer,

ne regardez que le tableau, et ne relisez point la lettre.

*P. S.* — Voici, cher Monsieur, le tableau-programme dont je vous ai menacé dans ma lettre. Ne lui soyez pas trop sévère.

**PETIT COLLÈGE : AVANT LA HUITIÈME.** — Les éléments sont enseignés avec un *Premier livre de l'Enfance*. Celui-ci se divise en trois séries de lectures. Les premières sont consacrées à l'ordre naturel et aux beautés de l'univers créé par Dieu ; les suivantes à l'ordre surnaturel et aux vérités de la foi ; les dernières aux légendes nationales. On ne se servira jamais des Contes de fées, mais des plus belles Vies de Saints qui communiqueront aux enfants l'amour de l'Église, et des abrégés de nos grands poèmes français du Moyen Age, qui leur donneront l'amour de leur pays. Ce livre est encore à faire ; mais nous savons qu'on s'en occupe.

**HUITIÈME ET SEPTIÈME.** — Comme classique latin, la *Biblia parvula*. — Abrégé de l'Histoire sainte et de l'Histoire de l'Église.

**SIXIÈME.** — Comme classique latin, la *Biblia parvula* (suite) et les *Selecta martyrum acta*. — Abrégé de l'Histoire ancienne.

**CINQUIÈME.** — Comme classiques latins, les Homélies de saint Grégoire le Grand, les *Excerpta e liturgiæ romanæ libris*, les *Selectæ sanctorum vitæ*. — Abrégé de l'Histoire du Moyen Age et de l'Histoire moderne.

**QUATRIÈME.** — Comme classiques latins (indépendamment d'une partie des classiques païens qui sont aujourd'hui prescrits par les programmes), les Sermons de saint Léon. — Comme classique grec, l'Évangile de saint Luc. — On reprendra ici en détail l'Histoire



sacrée et celle de l'Église, en y joignant celle des peuples de l'Orient. — Histoire, d'après les monuments, de la littérature et de l'art sacrés, etc.

TROISIÈME. — Comme classiques latins (indépendamment des classiques païens) : une *Chrestomathie des Pères latins* (saint Ambroise, etc.), et les poésies de saint Avit. — Comme classique grec (indépendamment des classiques païens) : les *Actes des Apôtres*. — Comme classiques français du Moyen Âge : *Joinville* et *Villehardouin*. — Histoire grecque. — Histoire, d'après les monuments, de la littérature et de l'art grecs, etc.

SECONDE. — Comme classiques latins (indépendamment des classiques païens) : la *Chrestomathie des Pères latins* (saint Cyprien, etc.) et les poésies de Prudence. — Comme classique grec (indépendamment des classiques païens) : une *Chrestomathie des Pères grecs* (saint Basile, etc.), et les poésies de saint Grégoire de Nazianze. — Comme classique français du Moyen Âge : la *Chanson de Roland*. — Histoire romaine. — Histoire, d'après les monuments, de la littérature et de l'art romains, etc.

RHÉTORIQUE. — Comme classiques latins (indépendamment des classiques païens), la *Chrestomathie des Pères latins* (Tertullien, saint Augustin, etc.), et les *Carmina e poetis christianis excerpta*. — Comme classique grec (indépendamment des classiques païens), la *Chrestomathie des Pères grecs* (saint Jean Chrysostome). — Comme classique français du Moyen Âge, une *Chrestomathie du IX<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*. — Histoire de France. — Histoire, d'après les monuments, de la littérature et de l'art français comparés à la littérature et à l'art des autres nations modernes, etc. Grâce aux progrès de l'enseignement des langues vivantes, on pourra lire aux élèves, dans leur langage original, les chefs-d'œuvre de l'Allemagne, de l'Angleterre, et l'Italie, etc.

PHILOSOPHIE. — Indépendamment des cours ordinaires : histoire contemporaine. — Cours élémentaire de droit

---

privé et de droit public. — Résumé général de tout l'enseignement antérieur.

Nous n'avons point qualité pour parler ici de l'enseignement des sciences. Mais nous sommes de ceux qui désirent le dilater, et non pas le restreindre.

